

CELEBRER QUAND MEME

L'un des traits les plus marquants de la culture de cette fin de XXe siècle est sans nul doute la frénésie des commémorations. Après le bicentenaire de la Révolution en 89, le centenaire de la mort de Rimbaud en 91 et le bicentenaire de celle de Mozart en 92, 94 a vu se bousculer pêle-mêle le cinq-centième anniversaire présumé de Rabelais, le tricentenaire de Voltaire, les cent ans de la naissance de Céline et les cinquante ans de la mort de Saint-Exupéry (sans compter évidemment celui du D-Day et de la Libération). Et ce n'est pas fini, puisque 95 devrait, si tout va bien, être une année Giono-Eluard-Valéry, et 96, un millésime voué au culte de Descartes et de Verlaine. Chacun de ces jubilés draine avec lui son cortège de célébrations de circonstance, conférences et colloques très-savants, nouvelles biographies, œuvres complètes revisitées, numéros spéciaux de *Bouillon de culture* et de *L'événement du jeudi*, expositions en tous genres, films de tout poil, éloges de tous acabits...

Dans un récent éditorial du *Monde*, Bertrand Poirot-Delpech s'est quelque peu agacé de ce gout immodéré pour ces célébrations d'anniversaires. Pour lui, cela ressemble furieusement à des happenings convenus prêts à être digérés

tout cuits par des foules grégaires en quête de sensations fortes. Le danger, souligne BPD, est que, ce faisant, la littérature et la culture se trouvent implicitement et sans crier gare assimilées à des produits de consommation jetables : comme cela se faisait déjà depuis belle lurette avec la chasse aux prix, éditeurs et cultureux se doivent de promotionner chaque année de nouvelles marchandises qui viendront concurrencer les autres.

Qui plus est, cette succession de commémorations fait la part belle à l'arbitraire. Pourquoi choisit-on de célébrer les dates de naissance et de mort des écrivains plutôt que les dates de parution de leurs chefs-d'œuvre ? Pour Poirot-Delpech, le privilège exorbitant accordé à l'état civil est un indice du caractère superficiel de ces manifestations. L'en-nui est que l'écran de fumée qu'elles produisent détourne les honnêtes gens des auteurs qu'ils pourraient être personnellement tentés de lire et d'admirer. Les grandes célébrations collectives sont en cela comparables à ces visites de musées au pas de charge qu'affectionnent les agences de voyages : on les trouve excitantes au moment où elles ont lieu, mais elles ne laissent pas le temps de s'attarder devant les œuvres, de les digé-

rer, de se les approprier personnellement. Commémorer Rabelais, Voltaire et Céline serait donc, paradoxalement, une manière de les enterrer un peu plus, d'accentuer leur caractère éphémère, de les empêcher d'inscrire une trace véritable dans la mémoire des gens -et l'on voit sans peine la place extraordinaire qu'occupe ici le snobisme («Que faites-vous donc ce week-end, très chère ? -Mais, très chère, comme tout le monde : je relis Rabelais, Voltaire et Céline. -Ah oui, quels auteurs merveilleux, n'est-ce pas ? Vous avez vu comme Sollers a bien parlé de Voltaire à l'émission de Pivot ? -Yes, yes, marvellous, nice, very smart !»).

L'argumentation du grand Bertrand ne peut évidemment que séduire ceux qui, comme moi, ne se sentent pas trop à l'aise au milieu des foules et ont la chance de pouvoir s'offrir de temps en temps le luxe de commémorations à usage privé, en dehors de toute considération de date. Ainsi, cette année, je le confesse, je n'ai guère éprouvé le besoin de lire ou relire les jubilaires, dont certaines œuvres me sont pourtant peu familières. Allez savoir pourquoi, j'ai

préféré me tourner vers Dostoïevski, Cazotte, Marcel Aymé, John Kennedy Toole, Kundera, Philippe Djian, Jean Vautrin, Christian Bobin, Philippe Sollers (eh oui !) et quelques essayistes dont, à ma connaissance, ce n'était nullement l'anniversaire.

N'empêche, autant la manie des commémorations m'irrite par son côté ramdam, autant j'ai conscience que ma relative indifférence à leur égard est une chance dont ne bénéficient pas la plupart de mes contemporains, et qu'il serait donc malvenu d'en tirer argument. Il est en effet tant de gens pour qui Rabelais, Voltaire et Céline sont des quasi in-

LES COMMÉMORATIONS
PEUVENT GÊNER PAR
LEUR CÔTÉ
GRAND-MESSE, MAIS
ELLES SONT
NÉCESSAIRES,
CAR, DANS LES LETTRES
COMME AILLEURS,
ON NE PEUT NAVIGUER
SANS PHARE.

connus, et qui ont besoin de la une des magazines pour avoir l'attention attirée. Ce disant, je pense particulièrement aux jeunes, qu'il est parfois si difficile de convaincre de l'intérêt profond de la littérature. Pour eux, tant que les noms d'écrivains ne figurent que dans le discours des profs ou dans les manuels de littérature, ils relèvent de la culture scolaire, c'est-à-dire qu'ils sont des «matières» closes sur elles-mêmes à étudier pour l'école. Voir que tous les médias

s'en emparent et chantent leurs louanges présente un tout autre type de séduction, certes superficiel au début, mais parfois beaucoup plus efficace que celui que peut déployer le prof ou le manuel. Cela leur fait comprendre à quel point ces auteurs appartiennent au présent de la culture, sont essentiels pour la pensée d'aujourd'hui, et le travail d'analyse et d'approfondissement que propose le prof de lettres en est grandement facilité.

Et puis, est-il si sûr que les commémorations soient vouées uniquement à l'arbitraire et au commerce ? S'il est vrai que la date de naissance ou de mort mérite moins l'attention que les œuvres, il est vrai aussi qu'en vertu de la loi des probabilités, ce critère permettrait chaque année de célébrer un nombre considérable d'auteurs. Or, parmi la masse des jubilaires potentiels, seuls quelques-uns retiennent réellement l'attention. Ainsi, il a été beaucoup question de Saint-Exupéry cette année, mais on n'a guère entendu parler de Giraudoux ni de Romain Rolland, décédés également en 1944, ni de Charles Leconte de Lisle, mort voici cent ans, ni même d'André Chénier, guillotiné en 1794... Choix commercial ? Peut-être... mais je suis surtout tenté de voir là l'expression cruelle d'une autre loi inéluctable que Poirot-Delpech feint bizarrement d'ignorer : celle du *choix de la postérité*. Le fait que l'on célèbre aujourd'hui Rabelais, Voltaire, Céline, Saint-Ex et qu'on oublie Chénier, Leconte de Lisle et Giraudoux ne signifie-t-il pas tout simplement que

les premiers continuent de nous parler tandis que les seconds apparaissent davantage comme des auteurs de seconde zone ? Par-delà leur côté grand-messe, les commémorations pourraient bien être le signe somme toute réconfortant que certains auteurs sont plus que jamais perçus comme des géants de la littérature et de la pensée, des sources vives auxquelles une multitude de lecteurs peut encore trouver à s'alimenter en toute jouissance.

Alors, s'il vous plait, mon cher Bertrand, savourez à votre guise les joies de la commémoration solitaire, mais permettez à vos misérables contemporains de célébrer quand même les grands disparus dont c'est l'anniversaire. Ne craignez pas que la culture du peuple en soit affectée ; si on les célèbre, c'est peut-être parce qu'ils le méritent un peu, et qu'en ces temps de grain et de tempête, le monde a besoin de phares.

Jean-Louis Dufays ♦